

Ciné-Bulles

Dieu et l'argent / *Columbarium* de Steve Kerr, Québec, 2012, 86 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : id.erudit.org/iderudit/67504ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2012). Dieu et l'argent / *Columbarium* de Steve Kerr, Québec, 2012, 86 min. *Ciné-Bulles*, 30(4), 57-57.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Columbarium

de Steve Kerr

Dieu et l'argent

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Dans une voiture, un ingénieur financier prénommé Mathieu et son demi-frère Simon. Ils roulent en direction du chalet isolé de leur père, là où ce dernier a trouvé la mort dans des circonstances étranges. Sur les lieux, l'exécuteur testamentaire leur apprend qu'ils devront construire un columbarium pour honorer le paternel — du moins, s'ils veulent toucher leur héritage. Une situation insolite qui les forcera à demeurer seuls pendant plusieurs jours. Moment idéal pour que les esprits s'embrouillent... et que le surnaturel surgisse.

La prémisse de **Columbarium** est franchement peu invitante. Combien de cinéastes — que ce soit Mario Bava (**Shock**, 1977) ou Stanley Kubrick (**The Shining**, 1980) — ont su exploiter les désordres psychologiques en situation d'isolement? Combien ont su les marier à des univers paranormaux déconcertants? Autant dire que le nouveau venu Steve Kerr n'a pas cherché la voie facile: renouveler le cinéma fantastique tout en se servant de ses poncifs les plus usés.

L'une des principales tares du film est sa volonté maladroite de transformer un simple

récit d'épouvante en critique du capitalisme. Car Mathieu, centre du long métrage, est obsédé par l'argent. Une fixation qui le mine sans cesse de l'intérieur. Et sa venue au chalet ne fait qu'exacerber le problème. Surtout qu'il décèle des références à l'Évangile selon saint Matthieu un peu partout dans la maison de campagne; comme celle-ci (Mt 6,24): «Nul ne peut servir deux maîtres: ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent».

Hallucination, phénomène diabolique, surpercherie? Kerr se garde bien de le préciser, distillant une atmosphère proche de l'inquiétante étrangeté freudienne. N'empêche que cette citation biblique en dit long sur les intentions moralisantes du cinéaste: comme s'il ordonnait au personnage principal de se soumettre soit au monde de la finance, soit à la pureté de la religion. Cette grossière dichotomie marque le récit au sceau d'un discours quasi obscurantiste où la culpabilité judéo-chrétienne prend le pas sur la réflexion. Pas étonnant que le spectateur soit alors témoin d'une scène confrontant Mathieu au spectre de son père. Le fils dira à ce dernier que c'est sa faute s'il est devenu ce qu'il est: un yuppie individualiste et sans âme. Le sentiment d'avoir raté sa vie le rapprochera de plus en plus des vertus catholiques, seul espoir de sauver sa «pauvre»

personne. Côté subtilité, on a déjà vu mieux...

Mais le plus navrant est qu'à la médiocrité discursive répond une forme visuelle tout aussi maladroite. Kerr tourne l'essentiel du film en format panoramique standard, même si celui-ci varie au fil du récit. Des bandes noires apparaissent progressivement de chaque côté de l'écran, restreignant graduellement l'espace dans lequel Mathieu évolue. Le procédé, d'abord audacieux, s'avère au final inutile, puisqu'il est redondant avec le sentiment d'oppression qui assaille l'ingénieur financier. Cette impression d'un propos trop appuyé est aussi présente dans le choix de situer l'action dans un lieu à l'écart. Le huis clos à ciel ouvert comme figure stylistique n'est pas du plus subtil effet!

Heureusement que le montage serré de Carl D'Amour et de Guillaume Gauthier procure une certaine fluidité à l'ensemble. Le calvaire en devient moins douloureux pour le spectateur. Mais cela est insuffisant pour sauver **Columbarium** du naufrage. *Idem* pour le travail sonore qui, malgré son efficacité dans les moments de tension, ne fait que démontrer le savoir-faire de Jérôme Boileau. Le cinéma déployé ici s'accroche donc à ces rares qualités techniques pour parvenir à s'extirper du marasme idéologique dans laquelle le film s'embourbe. C'est franchement trop peu pour crier «victoire». Bref, un ratage sur toute la ligne... ▀



Québec / 2012 / 86 min

RÉAL. ET SCÉN. Steve Kerr IMAGE Jean-Philippe Pariseau SON Jérôme Boileau MONT. Carl D'Amour et Guillaume Gauthier PROD. Valérie Boucher et Steve Kerr INT. David Boutin, Maxime Dumontier, Pierre Collin, Gilbert Comtois DIST. FunFilm